

Le Roi Ponpon et la relève

Gilles Perron

Number 144, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, G. (2007). Review of [Le Roi Ponpon et la relève]. *Québec français*, (144), 96–97.

Le Roi Ponpon et la relève

par Gilles Perron

Mexico

Jean Leclerc

Roi Ponpon, 2006

Après une sortie parfaitement orchestrée, se soldant par la mise à mort symbolique de Jean Leloup, brûlant sa guitare comme ses vaisseaux pour contrer toute tentation, voilà que Jean Leclerc, reprenant son nom véritable, revient à la chanson. Leclerc en a-t-il fini pour autant avec les personnages qui ont contribué à l'élaboration de son univers si particulier ? Sans doute pas, si on se fie à l'expérience du roman *Noir destin que le mien* (2005), qu'il signait Massoud Al-Rachid ; ou encore à son nouveau disque, *Mexico*. Produit dans la plus totale indépendance, Leclerc y jouant de tous les instruments, *Mexico* est publié sous sa propre étiquette, le Roi Ponpon. Ce Roi Ponpon, comme La mygale jaune des dernières années, survit donc, par ce disque, à la mort de Leloup (TheWolf y devenant DeadWolf), rappelée d'ailleurs dès la première chanson du disque (« *Ice cream* »). *Mexico*, c'est un peu la synthèse de l'univers musical de Jean Leclerc. On le reconnaît à sa guitare, à son phrasé particulier, et, une fois de plus, il sait aller ailleurs sans nous perdre en chemin : c'est un disque plus sombre que tout ce qu'il a fait jusqu'à maintenant, où la mort, omniprésente, n'est pas celle que l'on redoute en vieillissant, mais celle qui survient, violente et inattendue. Étrangement, les situations les plus dures donnent les chansons les plus douces, comme dans la chanson éponyme, où une femme tue son conjoint violent et s'enfuit avec les enfants vers l'Amérique centrale, en passant par Mexico. La voix toute en murmures de Leclerc crée un effet de contraste troublant qui sert bien le texte. Même chose pour « Tan-

gerine », qui n'est légère qu'en apparence, et plusieurs autres encore. Bilan d'un vivant (« Les amours mortes ») ou à titre posthume (« Un mort, un jour, dans son cercueil, philosophait après le deuil » – « Personne »), *Mexico* est un disque réussi, un très bon Leloup signé Leclerc et, fait rare dans sa carrière, assumé complètement par son créateur, lequel est toujours aussi surpris que les médias accordent tant d'importance à ce qu'il dit ailleurs que sur ses disques, dans les médias écrits (sur la relève) ou à *Tout le monde en parle* (sur l'argent) !

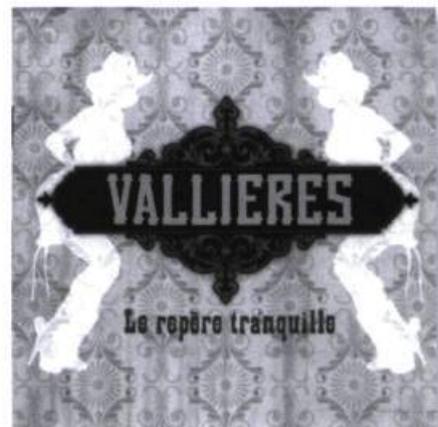
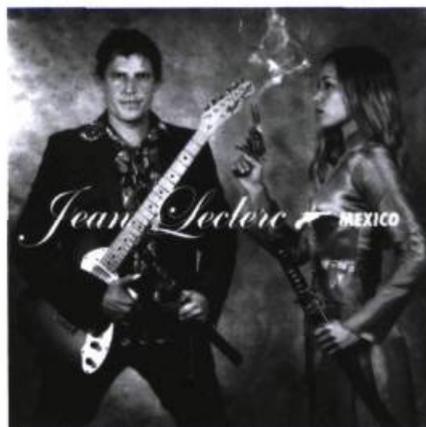
Le repère tranquille

Vincent Vallières

Les Productions BYC, 2006

Vincent Vallières, jeune auteur compositeur interprète, en est déjà à son quatrième disque. Et *Le repère tranquille*, suite logique de *Chacun dans son espace* (2003), confirme ce qu'on avait déjà compris : Vallières a trouvé le sien. Résolument country-rock, dans un langage aux consonances populaires tout au service de

la vérité de l'image, les chansons expriment des vérités pas si confortables, alors que le désir de partir (« Fille de la Côte nord ») se confronte à la force d'inertie (« Envie de rien faire »). Dans « Le repère tranquille », pourtant, l'exil est transformé lorsque le voyageur dispose d'un point d'ancrage. Et ce qui pourrait n'être qu'une « autre chanson d'amour ° Sur la mappe-monde » devient un hymne tranquille à la rencontre amoureuse : « Et si tout s'évapore ° Et tout tient à un fil ° T'es l'étoile t'es le port ° T'es mon repère tranquille ». Avec humour, Vallières confirme la nécessité d'entretenir la flamme : « Jure-moi ° Qu'on va faire tout ce qu'y faut ° Pour que notre amour ° Ne prenne plus le clos » (« Le bord de l'eau »). L'amour, l'amitié (« La toune à Gasse »), la musique (les personnages écoutent Bob Dylan ou Johnny Cash) : l'univers de Vallières trouve son originalité dans sa manière très personnelle de recréer des univers familiers, dans des chansons qui s'écoutent avec un plaisir très peu coupable.



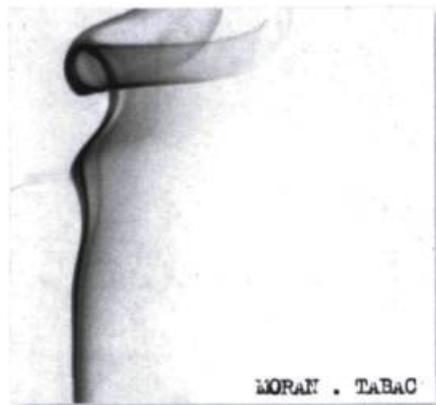
Le long jeu
Viviane Audet
Voxtone, 2006

Comédienne révélée au grand public dans la deuxième série *Grande ourse* (l'inquiétante Sarah Von Trieck !), la jeune chanteuse Viviane Audet a une voix sans âge, d'autrefois et d'aujourd'hui. Dès la première chanson, elle s'interroge : « J'ai rien à dire ° Alors pourquoi écrire ° Une chanson » (« J'ai rien à dire »). Lauréate au Festival en chanson de Petite-Vallée en 2003 dans la catégorie interprète (elle y remporte aussi le Prix du public), elle a vite trouvé, malgré ce qu'elle en dit, quelque chose à dire, puisqu'elle a écrit la presque totalité des textes et musiques qu'elle chante sur *Le long jeu*. Avec sa voix parfois un peu criarde, pas toujours agréable, quelque part entre Lynda Lemay et Amélie-les-crayons, dans des ambiances musicales variées (jazz, tango ou chanson française « classique »), Viviane Audet chante l'amour triste ou simplement quotidien. Elle raconte aussi les petits riens qui font la vie, parfois sur un ton tragique, un peu trop peut-être, parfois avec un humour réjouissant, qui sied mieux à sa voix. Elle garde toujours une certaine profondeur même dans la légèreté (« Si j'avais les ongles plus longs ° Je me ferais un devoir de gratter ° Tous les manchots de la planète » – « Si j'avais les ongles plus longs »), se situe volontiers entre ciel et mer (elle est Gaspésienne, de Maria), et cultive l'image poétique souvent efficace (« J'ai une poussière dans l'œil ° Pointue, coupante ° Qui corrompt l'orgueil » – « J'ai une poussière dans l'œil ») : autant de qualités non négligeables, qui annoncent que Viviane Audet aura sa place aussi bien chez les créateurs de chansons que chez les acteurs, dans le monde du jeu, long ou pas.



Le cirque du temps
Stéphane Côté
Productions de l'onde, 2006

Arrivé au milieu de la trentaine, Stéphane Côté est toujours inscrit dans la relève. *Le cirque du temps* est tout de même son deuxième disque depuis qu'il a eu les honneurs, lui aussi, du Festival en chanson de Petite-Vallée (1998 : Prix du public ; 1999 : lauréat dans la catégorie auteur compositeur interprète). Ce disque, après *Rue des balivernes* (2001), devrait lui permettre de trouver son public, alors qu'il s'inscrit dans le créneau de la chanson à texte, façon années 1960, avec une voix qui semble plus vieille que lui, entre Georges Dor et Pierre Calvé, mais avec une plus grande maîtrise de la mélodie, qui le rapprocherait plutôt de Claude Léveillée. Le côté suranné qui fait le charme de Côté n'en fait pas un chanteur nostalgique (il est né au début des années 1970) ; au contraire, il est bien ancré dans le réel. Pacifiste (« Hommage au tout premier qui ici-bas a refusé ° De mourir à la guerre ° Non pas par lâcheté, mais parce qu'aucune vérité ° Ne blanchit la folie meurtrière » – « Hommage »), écologiste (« Des milliards de tours sans même arrêter ° J'ai le souffle court et le corps fatigué ° Mon sol est plus lourd mon ciel même sans nuage est enfumé ° J'ai l'eau qui cherche des noyés » – « Terre »), philosophe (le temps qui passe dans « Semaine », dans « Le temps », dans « Bout de voyage »), Côté écrit des chansons universelles, intemporelles, par lesquelles il souhaite, comme dans le titre de sa dernière chanson, être un « agent du bonheur ». Et ça marche.



Tabac
Moran
Consult'Art, 2006

Non, Jean-François Moran n'a pas participé au Festival en chanson de Petite-Vallée, mais il a fait sensation au concours Ma première Place des Arts en 2005, y remportant la palme de l'auteur compositeur interprète en même temps que le Prix du public. Et, un an plus tard, c'est la sortie de *Tabac* (lancé le jour où la loi anti-tabac entrerait en vigueur !). D'emblée, la voix chaude de Moran séduit et le situe entre Arthur H et Tom Waits, pour le monde alcoolisé ou même Kevin Parent, pour la musique folk et les quelques textes ou passages en anglais. Son univers est aussi rauque et enfumé que sa voix, bien portée par une guitare acoustique omniprésente. Dans ses chansons, la nuit l'emporte sur le jour, l'automne vient sans qu'on ait vu l'été, et la chair est souvent triste. On n'écouterait pas Moran pour trouver le monde beau, mais on l'écouterait pourtant en trouvant ses chansons belles, romantiques (au sens tragique du terme) sans être totalement désespérées. Les titres, brefs, parlent d'eux-mêmes : « Désordre », « Chaos », « Soupir », « Blind », « Triste », etc. Moran, contrairement à Stéphane Côté, se méfie du bonheur, dont il ne se veut pas l'agent : « me trouverais-tu un peu louche si je te disais quelque chose de touchant je te donne ce qu'il faut de bonheur même si t'en as rien à foutre le bonheur c'est comme ça ça fait peur et la peur sème le doute » (« Chaos »). Grave, Moran ? Certainement, mais d'une gravité qui convient bien à ses mélodies tranquilles et surtout, même quand il écrit une « chanson noire à se foutre en bas d'un toit » (« Triste »), à ses « mots [qui] déboulent comme des cadeaux » (« Blind »). Et Jean Leclerc, qui affirmait récemment que la relève n'a rien à dire, devrait aimer !